

Vendredi 26 novembre

« *Éloge de l'ombre et de la lumière, promenade* »

par Gilles Lapouge, écrivain, voyageur

J'avoue que je suis un peu intimidé après avoir pris connaissance de votre programme. Il est très beau, très savant, assez scientifique, alors que, malheureusement, je suis complètement en dehors de la science. Certes, la lumière est un objet de la science- on la mesure, on l'analyse, elle est polarisée, elliptique ou circulaire, elle est corpusculaire ou ondulatoire etc..... , mais la lumière dans le paysage est une réalité extraordinairement volatile, mouvante, mal saisissable, et je ne vois pas comment tenir un discours cohérent sur la multiplicité, le fugace et l'aléatoire, des clartés dont nous sommes baignés. Je ne dis pas ces choses-là pour solliciter de l'indulgence. Je veux seulement annoncer mon point de vue qui sera du côté de la poésie, sûrement pas du côté d'un savoir positif.

Pourquoi je me suis intéressé à la lumière ? Parce que je suis un être vivant, comme un chat ou un volubilis. Parce que j'ai écrit quelques articles jadis et puis, récemment, la radio (France Culture) m'a demandé des émissions sur la géographie, sur l'histoire de la géographie. Parmi les questions que j'avais envie de poser à la géographie et auxquelles la géographie ne m'a pas répondu du tout, je prélèverai celle-ci : comment se fait-il que, dans les cartes de géographie, la rubrique « lumière » ne figure pas dans ce petit encadré qu'on appelle la « légende de la carte » ?.

De cette constatation, suivent deux leçons : la première est que la partie explicative de la carte de géographie, son mode d'emploi, porte ce nom surprenant de « légende ». Je l'entends comme un « aveu ». C'est en effet admettre que la géographie, malgré ses prétentions à la distinction et à la rigueur, se rend bien compte au fond d'elle-même qu'elle n'est qu'une « légende », une fable, presque une mythologie et presque un conte. En aucun cas une science ! Inutile de dire que personnellement je m'en félicite.

La deuxième leçon est que la lumière n'a pas l'honneur d'être évoquée dans la « légende » de la carte. Pourtant, cette légende comporte toutes sortes de rubriques : telle couleur désigne la

montagne et telle autre la plaine, la végétation. Tel sigle mesure la distance, l'altitude, la température même. etc....Mais, pour la lumière, rien du tout. Expulsée, la lumière ! Dans la géographie, la lumière est une squatter ou une sans-abri, une absence. Il y a là matière à s'extasier : le mot géographie, étymologiquement, veut dire le discours sur la terre. Or, si on lui retire sa lumière, elle est gravement amputée, abîmée et rabaissée, la terre. Privée de sa brillance, privée de couleurs et de clartés, que lui reste-t-il « à se mettre sur le dos », si elle a envie de faire un peu d'effet ? Pas grand-chose.

Elle perd en premier ce qui trahit le passage du temps à la surface de ses plaines et de ses rivages. La lumière est une horloge de la terre. Elle marque le temps qui passe. Elle utilise plusieurs cadrans : un cadran « longue durée » (ce sont les saisons), des cadrans moyenne durée pour le temps du jour et de la nuit, des cadrans enfin pour scander le passage du temps au cours d'une journée, au cours d'une heure, d'une minute puisque certaines lumières se succèdent d'un instant à l'autre. Otez la lumière et la terre « n'est que ce qu'elle est », c'est-à-dire un objet stable, constant, presque immuable, et qui ne connaît du passage du temps que les très, très longues durées. La lumière bouge alors que la terre perdure. La lumière est le temps alors que la géographie déborde le temps, règne en dehors, ou au dessus du temps. Si bien que la géographie, si on l'ampute de la lumière, n'est plus qu'une permanence. Certes, je n'ai rien contre les permanences, rien contre les « sédentaires » mais je nourris une petite tendresse pour le fugitif et pour l'éphémère, pour le nomade. Sur notre terre, la lumière est une « sans domicile fixe », et voilà pourquoi elle me plait bien. Elle bondit, elle s'éparpille, elle s'efface et elle revient.

Tel est son charme. C'est du reste ce qui rend si ardu tout discours rationnel à son sujet. Et ce n'est pas tout. Il y a une deuxième difficulté : c'est la subjectivité de celui qui observe la lumière. La science peut bien nous parler de photons et d'ondes, de lumen etc...il reste que nul ne voit la même lumière que son voisin parce que chacun voit celle qu'il veut, qu'il élit, dont il a envie, dont il a le désir, dont il connaît le vocabulaire et presque celle qu'il invente.

Deux grands écrivains ont parlé de la lumière des différents continents. Chacun « a vu midi à

sa porte » . Je m'explique. L'un d'eux est Henry James, d'origine américaine, qui a choisi la nationalité anglaise. Pour lui, l'Europe est un espace, un continent, dans lequel les lumières sont très tamisées, très nuancées, très fines – des dégradés, des pénombres, des reflets – alors qu'en Amérique, ajoute le même James, les lumières sont crues, tranchantes et claquantes, que ce soit dans la nature, dans le ciel, dans le vêtement ou dans le ciel, ou bien dans le décor des villes. Pour lui, la violence de la lumière réside en Amérique. Au contraire, la fluidité, le raffinement de la lumière sont en Europe.

Bien. Nous croyons volontiers ce que dit James qui est un très grand esprit. Mais, un autre écrivain, le Japonais Junichirô Tanizaki, dont le génie est égal, dit exactement le contraire. Dans L'éloge de l'ombre, Tanizaki enseigne que la lumière, en Europe, est extrêmement rude, qu'elle est insupportable, sans nuance, trop vive, alors que les Japonais aiment, au contraire, les lumières douces, énigmatiques et fuyantes. Donc, voici deux grandes intelligences dont l'une voit l'Europe sous des flots de clarté et dont l'autre n'en retient que les ombres, les délicatesses. Tanizaki va jusqu'à dire, avec beaucoup de mauvaise foi et davantage d'humour, que les cygnes croisant sur le lac Léman sont beaucoup plus blancs, d'un blanc si vif qu'il est douloureux, que les cygnes que l'on peut observer en Asie. Il développe son argumentation en disant que les cristaux que l'on trouve au Chili, pays qu'il voit comme un prolongement de l'Europe, sont trop purs, trop lumineux, alors que les cristaux de roche que l'on trouve au Japon, Dieu merci, sont subtils, un peu ternes, pas très purs et donc bouleversants. Je reviendrai peut-être sur le texte magnifique de Tanizaki. Pour l'heure, je voulais seulement expliquer pourquoi il est tellement difficile de parler de la lumière, en général, parce que, justement, il n'y pas de « général » dans la lumière, il n'existe que du « particulier » et que la lumière de James n'est pas celle de Tanizaki. .

Pas de généralisation, par conséquent . Je vais procéder autrement. Je voudrais exhumer, réveiller et revisiter cette collection de souvenirs de lumières que chacun de nous possède, comme on possède un herbier pour se rappeler les promenades qu'on a faites et les amours qu'on a vécues dans la forêt, comme on tourne les pages d'une collection de timbres, de photos, de larmes, une

collection de souvenirs, car au fond, c'est bien cela, une lumière, c'est un souvenir, mais un souvenir fugitif, qui meurt comme il apparaît, et qui ne laisse ni traces et ni grimoires. C'est instantané, une lumière : ça apparaît, ça brille, ça scintille et puis ça s'en va on ne sait où. La lumière n'a même pas besoin de trouver une cachette quand elle a envie de déguerpir. Elle se dissipe. Allez attraper une lumière partie ! Elle est si instable qu'elle est peut être finie au moment où elle nous éclaire. Je propose que la lumière est déjà une mémoire au moment où on la contemple, au moment où on l'admire, et pour moi, cela fonde son attrait, sa beauté et son drame.

Je parlais tout à l'heure d'un petit album de lumières, que chacun de nous possède dans un coin de sa tête . C'est cet album que je voudrais ouvrir. Je ferai à peine le tour de quelques unes de ses vignettes au hasard de mon humeur .

J'étais près de l'immense port d'Hambourg et je regardais les eaux de l'Alster. Il régnait une lumière très belle mais terne, visqueuse, une lumière de mort. Peut-être, un autre jour à Hambourg, y en avait-il une mordorée ou vénéneuse. Une autre fois, j'avais lu les *Rêveries du promeneur solitaire* de Rousseau, qui se déroulent dans l'île de Bienne, en Suisse, au centre d'un lac magnifique. Rousseau était venu se reposer, dans cette île. Il avait voulu se séparer des autres, se séparer du continent grâce a ce lac et a cette île, parce qu'il était t fatigué par la vie et par son complexe de persécution. De cette île et de ses ciels, il parle avec passion. Il croit qu'il est au Paradis terrestre. Il cueille des fleurs pour son herbier, et il y a des lapins qui l'intéressent beaucoup. J'en avais donc gardé de ce lieu le souvenir d'un paradis de lumière, à travers Rousseau, et , le jour où j'y suis allé, j'ai admiré un ciel très beau mais tout à fait à l'envers de celui qui avait enchanté Rousseau, un ciel d'orage et presque d'enfer. Tout cela simplement pour dire que la lumière, c'est l'inattendu, c'est l'imprévisible, c'est la surprise , c'est cette façon de se défaire sans arrêt et de s'anéantir pour laisser place a une autre lumière.

Dans mon album, j'ai quelques lumières de la colline de Santa-Cruz , à Oran, vieilles d'un demi siècle à présent, mais dont la couleur s'est bien conservée, des lumières très blanches, très crayeuses, très chaudes, meurtrières. J'ai aussi quelques lacs de Constance parce que , le jour où j'y

suis passé , il pleuvait , c'était en été et les arbres étaient comme de l'argent bruni. J'ai recueilli aussi des lumières du Brésil, dont on imagine en général qu'elles sont somptueuses, et elles le sont, mais elles sont un peu trop fixes, un peu comme des prunelles écarquillées, en tout cas dans certains endroits, dans le désert du Nordeste, par exemple. A propos de ces lumières, dans un pays comme le Brésil, comme sans doute dans les grandes plaines du Nord, sans doute en Sibérie, certaines sont superbes mais elles durent plus longtemps que celles de nos Europes. C'est pourquoi elles me plaisent moins, dans la mesure où je me suis dit, une fois pour toutes, que le génie et la séduction de la lumière est son instantanéité, son parcours d'éphémère. Nul doute que les lumières des grandes plaines d'Asie par exemple ont une espérance de vie beaucoup plus grande que les lumières d'un continent fracassé, concassé et fragmenté tel l'Europe. Spécialement à cause des montagnes et de tout ce qui entoure la Méditerranée. En montagne, il suffit de franchir une vallée, de passer de l'ubac à l'adret , pour troquer une lueur contre une ombre. Rien de semblable dans les interminables plaines du Brésil .

Faut-il dire la lumière de la forêt amazonienne ? Sa beauté renversante réside dans le fait que ce n'est pas une lumière. C'est plus une couleur qu'une lumière. Goethe disait que la lumière est le fugitif de la couleur. Disons que la lumière est le fugace et presque l'inexistant alors que la couleur est l'évident et le durable. Or, dans une forêt comme l'Amazonie, la lumière devient une couleur. La raison ? Il y a deux ou trois forêts perchées les unes sur les autres. Le soleil se casse et explose dans les hautes branches que nous n'apercevons pas, bien entendu, et, lorsqu'il atteint le sol, là où nous sommes quand nous marchons, eh bien, il n'y a presque plus de soleil. A la place, il y a quelque chose de liquide, une glu, une brume , un fond sous-marin avec une dominante verte, épaisse, véritablement semblable à de la peinture . Parfois, on découvre, dans les hauteurs, une trouée entre les branches d'arbres, et cela est inattendu et donc superbe, parce qu'il y a tellement de verdure, de branches, de fleurs pourries et de lianes qu'il est très rare de trouver ces cheminées de lumières éblouies – éblouies, oui, car il y a là un tel gisement de lumières, des lumières si concentrées et si vives qu'on dirait qu'elles s'éblouissent elles-mêmes et qu'elles s'aveuglent . A

d'autres endroits , on découvre soudain - et je ne sais pas du tout pourquoi-, on découvre dans les hauteurs grises , vertes et comme à l'agonie, une sorte de lanterne pleine de rayons et c'est comme une apparition.

Il existe un lieu qui est le gisement même de la lumière. C'est l'Islande. C'est un pays que j'aime beaucoup, où je retourne volontiers mais malheureusement je n'y retourne presque jamais . L'Islande est un grand décorateur, un des plus grands ingénieurs de lumière que j'ai jamais rencontré. Pour quelle raison ? Sans doute est-ce une île. Elle règne au milieu d'une mer assez agitée et qui produit des kyrielles de lumières successives, car le gulf stream tourne autour de l'Islande, ce qui explique que ce pays n'est pas aussi froid qu'on l'imagine. Et puis, l'Islande est une terre qui a émergé il y a très peu de temps de la mer, il y a 20 millions d'années. C'est un bébé, cette île, un nourrisson. Les derniers dinosaures ont disparu il y a 90 millions d'années. Donc, il n'y a jamais eu de dinosaures en Islande.

L'Islande est sortie de la mer 60 millions d'années après que les dinosaures sont morts. La conséquence, c'est que cette terre est encore en activité. Le magma fondamental, initial, est toujours en ébullition, ce qui explique la fréquence des séismes, des tremblements de terre, si violents que surgissent de temps en temps des îles au large de l'Islande. Ce qui explique aussi le nombre de volcans. Des volcans de toutes sortes puisque beaucoup d'entre eux sont sous des glaciers dans la mesure où, même s'il ne fait pas froid, il y a beaucoup de glaces, de neiges. Et je crois que parmi les sources des lumières islandaises, il ne faut pas oublier la neige et la glace. C'est un pays, au 3/4 ou au 4/5 °, de glaciers et de montagnes.

L'Islande est près du cercle polaire. La nuit est donc très longue et le jour aussi, mais ce n'est tout de même pas le pôle nord. On s'imagine parfois qu'en hiver, la nuit y est opaque et perpétuelle. Pas du tout. Il ne fait pas nuit du tout. Il « fait ténèbre » . Pénombre. Ou plutôt pénombre et clarté . En été, même chose : il ne fait pas jour pendant les nuits. Et c'est ce qui me fascine dans ce pays . On y trouve, et beaucoup mieux que dans des contrées situées plus au nord , la lumière et l'ombre entrelacées. Le jour et la nuit sont mélangés, le crépuscule est une aurore,

sans distinction entre l'une et l'autre. Dans les jours suivant le solstice d'été, tous les gens sortent et vivent la nuit. Ils fêtent la fin de la saison de l'enfermement. C'est d'une beauté exceptionnelle. Dans les campagnes, dans les villes, il y a une effervescence érotique très forte, et en particulier chez les femmes. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être peut-on suggérer une relation singulière entre les femmes et la lumière ? Des bandes de filles, de femmes, se répandent dans toute la ville de Reykjavik et draguent sans pitié. Quand on passe à leur portée, on est cuit. Elles vous capturent, font ce qu'elles veulent et, tout ça, dans une très grande gaieté. Dionisos.

Mais, si l'on ne dort pas, pendant ces trois nuits, ce n'est pas seulement à cause des demoiselles, c'est à cause du spectacle que déploie l'Islande. Vous êtes dans un lieu et dans un moment où le jour et la nuit, au lieu d'être pensés comme oppositions, comme incompatibles, doivent au contraire être embrassés ensemble. Nuit et jour se sont entrelacés d'une façon si intime, j'ai envie de dire si voluptueuse, qu'on ne voit pas du tout la couture entre l'un et l'autre. Ça nous fait penser, si on a l'esprit métaphysique (encore qu'après avoir rencontré ces jeunes filles, il est exceptionnel de faire de la métaphysique), ça vous fait penser au théâtre des premiers jours, tel que nous le décrit la Genèse. Nous sommes là, dans ces nuits un peu claires, à peu près dans l'état où était le monde après la création, avant que Dieu ou le démiurge, ou le maître des choses, ait séparé la nuit du jour. Ça relève de la poésie et de la réalité à la fois. Vous avez l'impression que, à cause de cette lumière, très particulière, les choses deviennent transparentes. J'étais là, un soir, il était aux alentours de minuit, on voyait des petits chevaux, vous savez ces tout petits chevaux, qui sont très vigoureux, très adaptés au climat, qui se découpaient sur la crête d'une colline, ils allaient à un pâturage ou une écurie, et ils étaient complètement irréels, translucides. Je ne sais pas s'ils étaient transparents à l'ombre ou transparents à la lumière et, est-ce de l'illusion, on a le sentiment que le monde même, la terre d'Islande, devenait elle aussi translucide, et que l'on pouvait deviner ce qu'il y a en-dessous de la croûte terrestre : des lacs, des veines, des entrailles.

Cette Islande me rappelle une chose qui est à mes yeux fondamentale : c'est qu'il n'est pas possible de parler de la lumière sans parler de l'ombre. Et surtout en des périodes charnières de

l'année, par exemple aux environs de Noël. En Islande, a Noel, on imagine une nuit totale, y compris pendant le jour. Or, ce n'est pas du tout le cas. Certes, le ciel n'est pas nacré et luminescent comme en juin, mais ce n'est pas non plus la nuit. C'est encore ce mélange, de noir et de clair, avec des dosages évidemment différents.

Pourquoi enchaîner ainsi l'ombre à la lumière ? Hans Arp dit : « Ce jour-là, il fait encore assez clair pour que je sache qu'il commence à faire sombre ». Je pense à l'importance de l'ombre dans les religions. En Islande, justement, l'univers est l'ombre lumineuse de Dieu. Dans certaines religions, Dieu ou en tout cas le sage absolu, qui est Bouddha, ne se révèle que par son ombre, parfois même, non pas par la sienne mais par l'ombre d'un arbre. Leonard de Vinci, en parlant de l'air, dit : « L'air incolore dont le clair mêlé à l'obscur compose l'azur » .

J'en reviens donc à cet écrivain japonais, Tanizaki, et à son ouvrage, *L'Éloge de l'ombre*. Ce petit livre, à peine cent pages, d'abord publié dans les éditions de l'Unesco, fut ensuite repris dans l'édition de la Pléiade de Junichirô Tanizaki. Il explique comment le Japon a su remanier et dominer ses lumières en agissant sur le décor des maisons, sur l'usage et sur la matière des lampes aussi, sur la matière des fenêtres. Pour lui, l'Europe est affamée de clarté, elle n'aime que les objets rutilants, les surfaces étincelantes, les propretés d'hôpital, d'acier et de verre. Il dit, à propos des hôpitaux européens : comment peut-on guérir dans des bâtiments pareils, avec acier, béton et clinquant ? Dans un hôpital européen, on peut peut-être vous rafistoler, on ne peut pas vous guérir. Tanizaki trouve préférables les maisons du Japon avec les paisibles flammes des bougies, ces maisons emmitouflées de lune, de brume, ouatées de pénombre, calculées pour offusquer les duretés du soleil de midi, pour accompagner les lueurs miséricordieuses de l'aube.

Si l'Europe est fascinée par les éclats coupants, tranchants, des diamants, le Japon, lui, se mire dans la lueur en perdition du jade. Tanizaki écrit : « Nous autres, les Japonais, nous nous complaisons dans cette clarté ténue, faite de lumière extérieure, d'apparence incertaine, cramponnée à la surface des murs de couleur crépusculaire et qui conserve, à grand peine, un dernier reste de vie ; pour nous cette pénombre-là vaut tous les ornements du monde et sa vue ne nous lasse

jamais ». Il ajoute que, dans les maisons du Japon un peu raffinées, on ménage toujours, dans la pièce principale, un renforcement volontairement très peu illuminé, et dans ce dernier, on présente une oeuvre picturale. Plus cette oeuvre, ou cet objet – ça peut être une statue – est magnifique, plus elle est précieuse, et plus on ménage autour d'elle une ombre profonde. Ce qui est vraiment à l'inverse des principes muséologiques occidentaux. Je ne dis pas que c'est mieux, je constate simplement que c'est à l'envers. Quand nous avons une belle peinture à disposition – et ça peut être dans une maison bourgeoise – on l'éclaire, on met même une petite rampe électrique, tandis qu'eux cherchent à effacer, à tamiser ? parfois jusqu'à l'anéantissement . Tanizaki précise que, lorsque l'on visite les fameux sanctuaires de Kyoto, ou de Nara, on vous montre couramment, suspendue dans le tokonoma – le tokonoma c'est donc cette petite niche d'ombre, d'obscurité parfois, au fond de laquelle il y a quelque chose que l'on distingue à peine – quelque peinture dont on vous dit qu'elle est le trésor du monastère. Mais dans ce renforcement ténébreux en plein jour, il est impossible de le distinguer ce trésor . On en est donc réduit, tout en écoutant les explications du guide, à chercher à deviner les traces d'une encre évanescence et à imaginer qu'il y a là, sans doute, une oeuvre splendide. Certains prétendent d'ailleurs qu'il n'y a rien, ce qui est possible. Ce qui me fait penser à une réflexion de quelqu'un qui était un amoureux du Japon, Nicolas Bouvier, grand voyageur-écrivain et photographe, qui parle de ses photographies. Il dit qu'il avait photographié Ella Maillart, une autre grande voyageuse suisse aujourd'hui décédée, et il avait tiré lui-même ses photos (il considérait qu'il ne fallait jamais faire tirer les photos par les laboratoires). Il dit : « Quand j'ai tiré la photographie de Ella Maillart, je l'ai vue monter du bain chimique, dans lequel était en train de se développer la photographie, et c'est là, vraiment, que je l'ai vu sortir de l'ombre et c'était à ce moment là qu'elle était la plus belle ».

C'est un tour rapide, mais reste une question que je ne résoudrai pas, que je ne poserai même pas, sur laquelle je peux tout de même lancer quelques interrogations, c'est sur la variété infinie des lumières, infinie au vrai sens du mot. Il me semble que la lumière n'a de cesse pas de se réinventer. On ne peut pas en faire un catalogue raisonné, exhaustif, complet. Je crois qu'il y a beaucoup de

lumières qui sont encore à inventer ou qui sont en train de s'inventer et qui, un jour ou l'autre, au hasard d'une promenade, au hasard d'une rue, au hasard d'un visage, aussi, apparaîtront, et qu'elles sont là, à l'affût, cachées depuis le début du monde. Mais en attente de se dévoiler. Je crois qu'il y a beaucoup de lumières, encore, qui ne se sont pas encore déclarées. Comment rendre compte de cette activité délirante de la lumière, cette fécondité de la lumière qui s'invente sans cesse elle-même ? Je désigne simplement quelques petites pistes.

Il y a évidemment le ciel et tout ce qui est de l'ordre de la climatologie, les vents entres autres. Joseph Conrad a écrit sur les vents. Cet homme d'origine polonaise, comme tout le monde le sait, et devenu par la suite anglais, était très attaché à Marseille parce que, quand il est venu de Pologne en Europe pour devenir marin, c'est là qu'il est arrivé, il avait alors dix-huit ans. C'est dans cette ville qu'il a fait ses classes de marin, il a été pilotin dans le port, sous la férule d'un marin corse expérimenté. Il dissertait sur la mer en connaissance de cause puisqu'il a non seulement fait la Méditerranée et l'Angleterre, mais aussi l'Atlantique et encore plus l'Extrême-Asie, en particulier du côté de Bornéo et de Java.

Il disait, à la fin de sa vie, dans ce très beau texte, *Le Miroir de la mer*, que le lieu du monde où il y a le plus de climats, le plus de vents différents, le plus de lumière, aussi, c'est la Méditerranée. Et il explique une chose par l'autre, il dit que, sur cette mer, il y a une multitude de vents, parce qu'ils sont sans arrêt cassés. Ils sont coupés, rompus, pulvérisés par le relief de la Méditerranée et de ses entours, qui sont souvent des montagnes. Il y des vents tout petits et d'autres très costauds, Il y a des vents qui sont vieux, et d'autres jeunes, il y a toutes sortes de vents et le fait qu'il y en ait tant, souvent rapides à naître et à mourir, entraîne des changements de lumière. Conrad cite, je crois, la mer Tyrrhénienne et il dit que , si elle est un peu terne, c'est parce que le vent vient du midi. Au contraire, quand elle se met à luire, c'est que le vent vient du nord. En Europe, principalement dans les zones de la Méditerranée, vous vous déplacez de deux cent kilomètres et vous aurez croisé dix, quinze lumières différentes. Les lacs, les sources, la découpe des vallées, les neiges, les brumes, tous ces éléments terrestres changent la lumière. Il y a aussi, les innombrables

miroirs que constituent la mer, les lacs, les rivières, les ruisseaux.,les criques,les calanques,les golfes.

Enfin, parmi les grands fabricateurs de la lumière, il y a une autre corporation qui a joué, mystérieusement, un rôle essentiel . Ce sont les poètes et les peintres.

Le rôle de la poésie, du théâtre, de l'opéra est indubitable, évident. Je m'en suis aperçu par exemple à Marseille, en descendant les escaliers de la gare Saint-Charles, qui sont une des plus belles choses du monde. C'était en été, il y avait un très gros soleil et je descendais ces immenses marches qui semblent plonger on ne sait exactement vers quoi, vers un tourbillon de lumière, vers un bloc d'abîme. Il me semblait entendre les cris d'Oedipe, les cris de la tragédie grecque qui était là quelque part et qui expliquait que la lumière des escaliers de Marseille ce jour-là, était aussi folle , aussi implacable parce qu'il y avait, derrière tout ça, le reflet, l'écho des grandes tragédies grecques Cette explosion de lumières, c'est le vieil Eschyle, assisté de Sophocle et d'Euripide, qui la mettait à feu..

J'ai parlé de peinture. Tout le monde se souvient de la phrase d'Oscar Wilde : « Vous avez remarqué, depuis que ces imbéciles d'impressionnistes peignent à Paris, il y toujours des brumes sur Londres ». Je ne prendrai qu'un seul exemple : la Hollande. C'est un truc raté, complètement, raté, la Hollande. Dieu en avait assez de fabriquer des choses. Alors,il a façonné un machine ,à la va vite, sans soin. C'est la création au degré zéro. Un peu d'eau, un peu de sable, et « bon vent ! » . Heureusement, dès que Dieu a quitté son chantier, les maçons sont arrivés. Des as. Ils se sont retroussé les manches et ils ont édifié la Hollande. Ils prennent du sable, pour faire les polders, Ils creusent des canaux, etc. Ils fabriquent un pays absolument magnifique. Magnifique, sauf qu'il n'y a pas de lumières. La Hollande est un beau travail de maçon mais elle ressemble à un vieux film, en noir et blanc.

Heureusement, des peintres passaient par là. C'est pour cette raison, d'ailleurs, qu'il y a tellement de très grands peintres en Hollande . Ils trouvaient facilement de l'embauche . Beaucoup d'entre eux, quand ils eurent fini de peindre le pays, sont restés dans le coin. Un des premiers,

Frans Hals, est un peintre sombre, premièrement parce que l'ombre fait partie de la lumière et, deuxièmement parce que les plus grandes toiles, les plus illustres, de Hals, datent de la fin de sa vie – la période des Regents, des Régentes. Mais dans sa jeunesse, Frans Hals a dessiné et peint des tableaux d'une tout autre inspiration. Des tableaux lumineux. A ce moment là, c'est un gai luron. Il a une femme qu'il aime beaucoup et ils boivent énormément tous les deux. Ils s'asseyaient dans leur cuisine, l'un en face de l'autre, et ils s'envoyaient des claques, comme ça : « Tac ! Tac ! Tac ! », Après, il partait faire son tableau, un tableau très lumineux, et ensuite, le travail achevé, ils se saoulaient tous les deux. Ce qui lui plaisait surtout, c'était de peindre les jupes noires des filles. Mais pourquoi aimait-il bien ces jupes noires ? Parce que, en Hollande, en ce temps là, les filles mettaient, sous leurs jupes noires, quinze jupons de couleurs différentes. Ensuite vous avez Rembrandt, avec le clair-obscur. Mais c'est aussi de la lumière, plus complexe, plus mystérieuse puisque c'est souvent une lumière de cave, avec des espèces de soleils noyés, des sortes de cendres et de rouille. Des couleurs pour notre Japonais de « L'éloge de l'ombre ». On retrouve le soleil oriental, celui des mahārādjahs, et les soleils juifs. Ombre et clartés. Enfin, ferme la marche le génie, le grand Vermeer, qui met en lumière le silence.

Aujourd'hui, ce pays qui disposait de si peu de montagnes, de si maigres lacs et d'une géographie si rudimentaire, si pauvre, est la beauté même. Parce que les peintres ont projeté sur ses sables et ses polders toutes les lumières du ciel et de la terre, de la nuit et du jour .

Gilles Lapouge